

—Ah ! mon ami, mon ami ! murmura la marquise avec des larmes dans la voix.

Puis se dressant d'un seul mouvement :

—Oui, oui, reprit-elle avec énergie et le regard chargé d'éclairs, protégez la vie du marquis de Coulange et défendez le bonheur de nos enfants. Une fois encore, sauvez-moi, sauvez-nous !... Pour cela, faites tout ce que vous voudrez ; je ne me mettrai plus entre vous et lui... Je vous le livre, vous entendez, je vous le livre !...

Ah ! je souffre trop ; j'en ai assez de cette horrible existence !...

Non, je ne redoute plus ce qui peut arriver, la vie de mon mari est au-dessus de tout !

Elle s'affaissa sur un siège comme brisée.

—Ne perdez point courage, madame la marquise, dit tristement Morlot ; avec l'aide de Dieu nous éloignerons le danger qui nous menace.

—Ah ! qu'il vous entende et qu'il veille sur ceux que j'aime, s'il ne veut rien faire pour moi !

—Madame la marquise, me permet-elle de lui adresser une question ? demanda Morlot.

—Certainement.

—Etes-vous sûre de tous vos domestiques ?

—Je devine votre pensée. Sosthène ne peut pas avoir un espion ici, parmi nos serviteurs, tous anciens et dont la fidélité est éprouvée.

Morlot secoua la tête d'un air de doute.

—Pourtant, madame la marquise, répliqua-t-il, si nous admettons que M. de Perny est l'auteur de l'explosion de Frameries, il faut qu'il ait su que M. le marquis irait visiter cette mine. Si nous admettons également que l'accident arrivé avant-hier à M. le marquis est un nouvel attentat contre sa vie, nous sommes forcés de croire qu'on a employé un moyen quelconque pour que le cheval prit le mors aux dents.

—Mais oui, mais oui, vous avez raison ! s'écria la marquise. Et pourtant aucun de nos serviteurs ne peut-être soupçonné.

—Si je vous disais, madame la marquise, que Gabrielle, avant-hier, dans la matinée, ayant à parler au cocher de M. le marquis, et étant allée à l'écurie, y a trouvé un domestique près de la mangeoire d'un cheval. En la voyant, le domestique a paru effrayé et a vite fourré dans une de ses poches un objet qu'elle n'a pu voir. Malheureusement, Gabrielle, sans défiance, n'a eu sur le moment aucun doute. C'est aujourd'hui, en causant avec moi, qu'elle s'est rappelée ce fait, d'où j'ai conclu que Gabrielle était entrée dans l'écurie au moment où le domestique faisait prendre au cheval de M. le marquis une substance préparée à l'avance.

La marquise était atterrée.

—C'est épouvantable, c'est horrible, prononça-t-elle sourdement. Soudain, ses yeux se remplirent d'éclairs, elle se leva d'un bond et jeta sa main sur le cordon d'une sonnette.

—Madame la marquise, que faites-vous ?... s'écria Morlot. Pour Dieu, pas d'imprudence ou vous perdez tout.

—Rassurez-vous, je n'ai pas encore tout à fait perdu la tête.

La porte s'ouvrit et la femme de chambre parut.

Déjà la marquise avait eu le temps de se remettre, et c'est d'une voix calme qu'elle dit à sa femme de chambre :

—Rose, savez-vous où est en ce moment madame Louise ?

—Tout à l'heure elle était en bas, dans l'office, madame la marquise ; elle causait avec Nicolas et Angélique.

—Voyez si elle y est encore et dites-lui que je désire lui parler ; qu'elle vienne tout de suite.

Deux minutes après Gabrielle entra dans la chambre de la marquise, où elle ne s'attendait pas à trouver Morlot.

—Ma chère Gabrielle, dit madame de Coulange, je sais pourquoi M. Morlot est à Paris ; il m'a tout dit. C'est bien, ce que vous avez fait ; je l'approuve et je vous remercie. M. Morlot m'a appris ce que vous avez vu avant-hier matin dans l'écurie. Gabrielle, il faut que nous connaissions ce misérable. Nous allons trouver un prétexte et je vais faire appeler, devant vous, tous nos domestiques.

—C'est inutile, répondit Gabrielle, l'homme que j'ai vu n'est pas un serviteur de la maison de Coulange.

—Ah ! fit la marquise, c'est un soulagement !

—C'est aussi une satisfaction pour moi, dit Morlot ; mais le fait n'en existe pas moins. Il y a donc un domestique étranger, ami de l'un des vôtres, madame la marquise, qui s'introduit dans la maison pour espionner et commettre d'autres infâmies.

—Hélas ! c'est trop évident. Pourtant, depuis quelques temps, mon mari est très sévère sur ce point. Au dehors, nos gens sont libres, ils font ce qu'ils veulent ; mais ici, nous ne voulons aucune fréquentation.

—Vous voyez, madame la marquise, que vos gens ne tiennent pas suffisamment compte de vos défenses.

—Mais comment savoir...

—Interrogez le concierge, madame la marquise.

Madame de Coulange se frappa le front.

—Où ai-je donc la tête ? murmura-t-elle.

Un second coup de sonnette retentit. Nouvelle apparition de Rose.

—J'ai un renseignement à demander à Dubois, lui dit la marquise, allez me le chercher.

La femme de chambre ferma la porte sur elle. Mais elle la rouvrit aussitôt, et, avançant la tête :

—Pardon, dit-elle, j'avais oublié de prévenir madame la marquise que M. de Montgarin vient d'arriver.

—C'est bien, répondit la marquise.

Un instant après, le concierge de l'hôtel était devant madame de Coulange.

—Dubois, lui demanda-t-elle, est-ce que nos domestiques reçoivent ici, quelquefois, d'autres domestiques, leurs amis ?

—Plus, madame la marquise, plus du tout, depuis que M. le marquis l'a absolument défendu, répondit le concierge.

—Rappelez-vous bien, Dubois. Il me semble que, avant-hier, dans la matinée, vous avez ouvert à un domestique qui n'appartient pas à notre maison.

—Avant-hier, dans la matinée... murmura-t-il.

Puis sa bonne grosse figure s'épanouit.

—Madame la marquise a raison, dit-il, avant-hier matin j'ai ouvert la porte à Jérôme, le valet de pied de M. le comte de Montgarin, qui apportait, de la part de son maître, un superbe bouquet pour mademoiselle.

Morlot et Gabrielle échangèrent un regard rapide. Tous deux avaient tressailli.

—Ainsi, Dubois, reprit la marquise, vous n'avez vu avant-hier matin que le domestique de M. de Montgarin ?

—Lui seul, madame la marquise.

—C'est bien, Dubois, je n'ai plus rien à vous demander, vous pouvez vous retirer.

Quand la porte se fut refermée derrière le concierge, la marquise se retourna vers Gabrielle et Morlot.

—Je ne sais plus que penser, dit-elle, je suis comme folle ! Mon Dieu, mon Dieu, de quelles choses monstrueuses sommes-nous donc entourés !

—Madame la marquise ne doit pas se plaindre en ce moment, dit Morlot ; le misérable est découvert, et j'espère bien que, par lui, si nous nous y prenons adroitement, nous saurons bientôt quels sont les projets de M. de Perny.

—Et c'est près de M. de Montgarin, le fiancé de Maximilienne, que se cache la trahison ! reprit la marquise d'un ton douloureux. Mais l'infamie est donc partout ! Vais-je donc être forcée de douter de tout, de ne plus croire à rien !...

Voyons, monsieur Morlot, et toi aussi, Gabrielle, que pensez-vous ? Dites, que se passe-t-il ? Voyez-vous ? Comprenez-vous ?

—Il ne faut pas qu'elle ait un doute, pensa Morlot.

Il répondit :

—Oui, madame la marquise, je comprends.

—Eh bien ?

—C'est très simple, madame la marquise : M. de Perny a senti qu'il lui serait impossible de corrompre un de vos fidèles serviteurs, et c'est dans la maison de votre futur gendre qu'il a su trouver un complice.

—Oui, c'est cela, c'est bien cela, dit vivement la marquise. Ah ! le misérable !

Elle resta un moment silencieuse et reprit :

—Le comte de Montgarin est là, je vais savoir tout de suite...

Elle allait sonner, Morlot lui saisit brusquement la main...

—Qu'allez-vous faire ? dit-il. Prenez garde ! madame la marquise, prenez garde ! M. le comte de Montgarin ne doit rien savoir de ce qui se passe. Ah ! je vous en supplie, pas d'imprudence !... Si nous voulons surprendre l'ennemi et détruire son œuvre, laissons-le s'avancer avec confiance. Imitons-le, madame la marquise, agissons dans l'ombre, et s'il veut porter un coup, soyons là, sans qu'il le sache, pour l'en empêcher.

—Oui, mon ami, je serai prudente, je vous le promets ; j'aurai la force de me contenir, je saurai cacher mes angoisses et ma terreur... Mais, en ce moment, j'ai mon idée, laissez-moi fuir. Entrez là tous les deux, dans mon cabinet de toilette, vous pourrez entendre.

La marquise souleva elle-même la portière, derrière laquelle passèrent Morlot et Gabrielle, et elle sonna aussitôt sa femme de chambre. Celle-ci accourut.

—Rose, lui dit la marquise, je me sens un peu fatiguée ; si M. de Montgarin veut bien venir me dire bonjour dans ma chambre, il me fera plaisir.

Rose alla prévenir Ludovic, qui s'empressa de se rendre au désir de la marquise.

—Rose vient de me dire que vous êtes un peu souffrante, madame la marquise, dit le jeune homme, après avoir salué respectueusement la mère de sa fiancée. C'est la suite de vos cruelles émotions.

—Monsieur le comte, repris la marquise, êtes-vous venu en voiture, aujourd'hui ?

—Non, madame, à pied.